

A. Berthier, La Numidie, Rome et le Maghreb

In: Revue de l'Occident musulman et de la Méditerranée, N°33, 1982. pp. 137-141.

Citer ce document / Cite this document :

Camps Gabriel. A. Berthier, La Numidie, Rome et le Maghreb. In: Revue de l'Occident musulman et de la Méditerranée, N°33, 1982. pp. 137-141.

http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/remmm_0035-1474_1982_num_33_1_1945

COMPTES RENDUS BIBLIOGRAPHIQUES

A. BERTHIER, *La Numidie, Rome et le Maghreb*, Picard, 1981, 224 p., 12 cartes
Préface de Wartelles.

A. Berthier persiste et signe. Dans cet ouvrage qui se veut définitif, il reprend la thèse quelque peu révolutionnaire qu'il avait, en collaboration avec l'Abbé Charlier et J. Juillet, présentée en 1949 sous le titre "*Le Bellum Jugurthinum* de Salluste et le problème de Cirta".

Le préfacier de la présente étude reproche au "monde savant" de n'avoir pas daigné prêter attention au précédent ouvrage. "On le cita parfois, mais plutôt par condescendance, pour ne rien oublier ; on ne le lut point ; on ne prit pas en compte ses arguments ; on négligea sa démonstration, pourtant marquée au coin brûlant du plus pur bon sens".

Ayant pris le soin, en son temps, de présenter par écrit à A. Berthier toutes les réserves que sa thèse m'inspirait, je ne me sens aucunement visé par cette attaque maladroite, d'autant plus que j'ai pu noter, en maints passages, que mes arguments avaient suffisamment troublé l'auteur pour qu'il ait tenté de les combattre ou d'y répondre. Peut-être, comme beaucoup, n'ai-je pas eu le courage de peiner un ami en publiant haut et fort les raisons qui me font dire que cette thèse est insoutenable ; j'espérais qu'il l'oublierait après quelques années de réflexion. Hélas, trente ans n'ont pas suffi ! Dans son dernier livre, A. Berthier, non seulement reprend la même démonstration, mais il transforme à sa guise toute la géographie de l'Afrique antique.

Rappelons la démarche suivie par l'auteur et qui s'est maintenue sans changement notable jusqu'à ce jour. Partant du "*Bellum Jugurthinum*" auquel il donne la valeur d'un vrai journal de route, l'A. insiste sur le caractère extraordinaire qu'aurait la marche de Marius depuis Gafsa (Capsa) jusqu'à la Moulouya (Mulucha) pour s'emparer d'un castellum où Jugurtha avait déposé ses trésors. A. Berthier estime que le point de départ étant Gafsa, Jugurtha se trouvait nécessairement dans le Sud tunisien. Or il appela Bocchus roi des Maures à la rescousse, donc Bocchus était dans le voisinage, il ne pouvait être roi d'une Maurétanie occupant le Maroc actuel. Par conséquent, la Mulucha ne peut être la Moulouya, elle est l'oued Mellègue, principal affluent de la Médjerda, et Bocchus qui régnait à l'ouest de ce fleuve occupait l'Aurès. L'oued Mellègue est traditionnellement identifié au Muthul sur les bords duquel vivent les Musulames dont le territoire est bien connu ; or, dit A. Berthier, le Muthul n'est pas l'oued

Mellègue (puisque celui-ci est devenu la Mulucha) mais l'oued Tessa, comme l'a déjà proposé Ch. Saumagne ; d'ailleurs, explique A. Berthier, Salluste ne dit-il pas que le Muthul prend sa source au Midi ? (mais n'est-ce pas le cas du Mellègue et de neuf sur dix des cours d'eau maghrébins puisque le niveau de base, la Méditerranée, se trouve au nord).

Si la Mulucha est l'oued Mellègue, l'Aurès le royaume de Bocchus, le royaume numide n'est plus qu'un petit état étroitement limité à l'est par la *Fossa Regia* et à l'ouest par une zone mystérieuse, sous domination punique, le Métagonion, dont l'actuelle Constantine est le chef-lieu. Le royaume numide n'est donc qu'un état "tunisien" bordé par une étroite bande située dans l'extrême est de l'Algérie, mais qui ne s'étend pas à la région de Constantine. Ce royaume numide ne saurait avoir Constantine pour capitale, d'ailleurs Cirta n'est pas Constantine mais Le Kef, et Le Kef n'est pas Sicca. Quand Salluste parle de Sicca, il s'agit d'un autre lieu... et A. Berthier de rechercher où peut bien se trouver cette cité. La difficulté est vite surmontée, l'inscription d'Henchir Mettich mentionne un obscur lieu-dit : Mappalia Siga. Voyons le raisonnement "marqué, comme dirait M. Wartelles, au coin brûlant du plus pur bon sens" : s'il y a du Mappalia Siga (Siga-les-Gourbis) il doit y avoir un oppidum Siga, or Siga doit pouvoir s'écrire Sicca, donc la Sicca de Salluste est à Mappalia Siga. A. Berthier oublie, mais il y a de nombreux oublis dans ce texte, que le toponyme Siga/Sigus/Sig, assez fréquent, a toujours été transcrit jusqu'à nos jours de la même façon et jamais avec un C.

Voici donc, de proche en proche, tout le décor géographique démonté et remonté plus à l'est : le royaume numide enfermé dans la Tunisie occidentale, Cirta sa capitale située au Kef, la Mulucha sa limite occidentale identifiée au Mellègue, le Muthul devenu l'oued Tessa, Bocchus roi des Maures confiné dans l'Aurès.

A. Berthier explique ensuite que la province romaine que nous appelons ordinairement la Numidie n'a pas recouvert le royaume numide qui correspondait seulement à la "Numidie d'Hippone".

Cette révolution géographique est argumentée avec une grande habileté, et le lecteur peu informé peut être séduit ; c'est pour cela que le livre d'A. Berthier est dangereux. L'argumentation repose essentiellement sur des données chiffrées de distances, de jours de marche et de chronologie. C'est le point fort de la démonstration... à condition d'admettre que la chronologie est bien établie.

A. Berthier insiste, à juste titre, sur la fréquence des relations entre Utique et Cirta. Il en déduit que les deux villes ne peuvent être très éloignées, et que Cirta est bien Le Kef et non Constantine. Il importe cependant de rappeler que, Utique étant la capitale de la province d'Afrique, il est normal que tous les ordres partent de cette ville, que les consuls et les légions y débarquent, que les relations soient fréquentes entre les deux capitales.

Je ne reviendrai pas sur le problème que soulève le texte de Salluste relatant la marche de Marius jusqu'à la Mulucha si on le fait partir de Gafsa. Problème qui est, nous l'avons dit, le point de départ des réflexions d'A. Berthier. L'explication de S. Gsell me paraît préférable à tout le remue-ménage géographique proposé par l'auteur. Si nous acceptons que le *Bellum Jugurthinum* ne donne pas un compte-rendu détaillé des campagnes mais qu'il sélectionne des faits saillants, on convient que la fastidieuse marche vers la Mulucha se trouve résumée en quelques mots et que plusieurs mois s'intercalent entre la prise de Capsa et l'épisode du soldat ligure

amateur d'escargots. La Mulucha sépare bien les Numides des Maures et ces Maures sont bien au voisinage de la Moulouya. Strabon, Pline, Pomponius Mela, Ptolémée -faut-il les citer tous ?- ne permettent pas de situer les Maures, avant leur extension vers l'est sous Bocchus, ailleurs qu'en Maurétanie-Maurosie, qui deviendra la Maurétanie tingitane. Renvoyons, pour cela et pour la plupart des questions soulevées par A. Berthier, à l'excellent, et je crois définitif, commentaire du livre V de Pline l'Ancien par J. Desanges.

Puisque A. Berthier attache une grande importance aux itinéraires et aux délais de voyage, je rapporterai un petit fait bien connu mais qui est omis dans sa démonstration : Tite-Live (XXIX, 29, 7) affirme que Baga, roi des Maures, donna à Massinissa, revenant d'Espagne, une escorte de 4 000 hommes pour lui permettre de rejoindre la Numidie Massyle. Comment Baga aurait-il pu accueillir Massinissa à son débarquement s'il avait été roi de l'Aurès ?

Examinons un autre voyage : un siècle et demi plus tard, celui de Vatinus dont Cicéron dit qu'il passa d'Africa en Espagne après avoir traversé le royaume d'Hiemsal (Numidie) puis celui de Mastanesosus (Maurétanie). Ce même Mastanesosus qui est le père de Bocchus le jeune et qui régnait sur la Maurétanie agrandie par l'annexion effectuée par Bocchus l'ancien aux dépens de la Numidie occidentale (Masaesylie). Vatinus venant de Numidie serait-il passé par l'Aurès pour se rendre en Espagne ?

Mais revenons au problème de Cirta. A. Berthier qui situe la capitale numide au Kef ne nous dit pas comment se nommait Constantine dont nous savons cependant, par les propres fouilles de l'auteur, qu'elle fut une cité importante. Il fut un temps où il proposait la dénomination de "Sarim Batim" mais aujourd'hui il estime que cette ville "n'est reliée à aucune opération de conquête par les légions, ce qui nous a privé d'avoir des renseignements sur elle et de savoir son nom"... , effectivement puisque tous les événements situés par les auteurs à Cirta sont transportés au Kef ! L'auteur semble oublier, à ce moment de sa démonstration, les nombreuses monnaies qu'il a découvertes à Tiddis et à Constantine. Ces monnaies portent, en caractères néopuniques, le nom CRTN (Mazard n°523 à 529). Il est trop facile d'affirmer que ces monnaies sont contemporaines d'Auguste puisque ce serait, si je comprends bien A. Berthier, au moment de la création de la Colonia Julia que Constantine aurait reçu, on ne sait comment ni pourquoi, le nom de Cirta. Mais rappelons que ces monnaies portent aussi le nom des deux sufètes en exercice ; suivant les propositions de l'auteur, on devrait donc admettre qu'une colonie était gouvernée par des sufètes ! N'est-ce pas plus simple d'admettre que Cirta s'est appelée Cirta dès l'origine et, par conséquent, avant de devenir Colonie.

Pourquoi Le Kef (Cirta d'après A. Berthier) fut-il nommé Colonia Julia Veneria Cirta nova Sicca ? Pourquoi "nova" et pourquoi "Sicca" ? C'est tout simplement, nous explique sans rire A. Berthier, parce que des colons venus de Sicca (= Mappalia Siga) sont venus repeupler et "réno-ver" la ville. Il fallait y penser. L'auteur n'est guère ému par ce chassé-croisé de toponymes. En continuant le même jeu, on pourrait -pourquoi pas ?- expliquer qu'au même moment l'ancienne Sicca était devenue Mappalia Siga.

Voici un autre exemple d'argument spécieux dont cette étude présente une série impressionnante. Le *Bellum africanum* (XCVI, 1) dit, suivant A. Berthier que la flotte de Sittius s'était emparé du port d'Hippo Régius. L'auteur en déduit qu'Hippo Régius était la base d'opération de Sittius en Numidie

et que si, parti de là, il s'empara de Cirta, c'est bien que Cirta n'est pas à Constantine mais au Kef. Or Salluste (Catilina XXI, 3) dit expressément que Sittius est en Maurétanie (la vraie, pas l'Aurès !) dès 64 ; Appien (IV, 54) et Dion Cassius (XLIII, 3, 3) le montrent jouant le rôle d'un véritable condottière au service des rois maures. Il n'est donc pas étonnant que, de concert avec Bocchus II, il attaque le territoire de Massinissa II, puis s'empare de Cirta (Constantine). Sa marche se fait de l'ouest vers l'est. Mais reportons-nous au texte du *Bellum africanum* (XCVI, 1) qui relate la mort de l'*imperator* Scipion : il dit tout simplement que, lorsque Scipion se présenta dans le port, il y trouva la flotte de Sittius ; or ceci se passe après Thapsus et la flotte de Sittius ne devait pas être depuis longtemps à Hippone, car Scipion l'aurait su et ne se serait pas précipité tête baissée dans la nasse. Au même moment, Sittius était sur la route qui mène de Cirta à Utique (ou Zana), à la rencontre de César à qui il devait remettre Afranius et Lucius Cesar qu'il avait capturés après avoir pris Cirta.

Contre toute évidence, A. Berthier refuse à Syphax la possession de Siga (Takembrit, sur la Tafna), il lui refuse même, ainsi qu'à son fils Vermina, les monnaies qui portent leur nom. Dans une curieuse annexe (p.211), il part d'une hypothèse très vraisemblable selon laquelle ces monnaies ont été frappées en Espagne ou ont subi l'influence des ateliers espagnols, pour décider qu'il "est difficile, sinon impossible d'envisager la frappe de ces monnaies par les deux princes à la fin du IIIème siècle". Parodiant la célèbre plaisanterie sur Shakespeare, on a envie de dire que le Syphax et le Vermina de ces monnaies ne sont pas les princes Syphax et Vermina cités par Tite-Live et Polybe mais deux princes inconnus qui se nommaient également Syphax et Vermina.

On pourrait consacrer des pages et des pages à dénoncer des formes de raisonnement déroutantes, des arguments spécieux, des affirmations abusives, mais je voudrais insister sur deux points. Le premier, c'est que A. Berthier ne nous explique nulle part comment ce royaume des Maures, centré sur l'Aurès jusqu'au temps de César, devint brusquement un royaume s'étendant jusqu'à l'Atlantique, ce *regnum Bocchi*, de ce Bocchus II qui avait un atelier monétaire à Siga et avait, à la mort de Bogud, réuni la Maurétanie, la même qui deviendra le royaume de Juba. Mais la Maurétanie n'intéresse pas A. Berthier. A l'ouest de l'Amsaga, le pays n'a aucun intérêt pour lui. Ce dédain explique certaines omissions, comme celle de la dédicace punique d'Iol-Caesarea au roi Micipsa faite par un arrière-petit-fils de Massinissa. Comment expliquer la localisation de cette dédicace qui suivit de peu la mort de Micipsa, si Iol n'était pas alors dans le royaume numide ?

La seconde réflexion portera sur l'importance réelle du royaume numide. Je ne saurais partager l'opinion d'A. Berthier sur l'inexistence de rois chez les Numides antérieurement à Gaïa et à Syphax. Nous connaissons l'existence d'au moins un roi qui soit antérieur à ces princes, Ailymas, allié puis adversaire d'Agathocle, cité par Diodore (XX, 17, 1) qui dit expressément qu'il était roi des Libyens. L'auteur voudrait d'autre part nous convaincre qu'il existait d'autres tribus que les Masaesytes et les Massylytes (ce dont tous les historiens sont conscients) et d'autres rois que leurs chefs, mais ces princes sont qualifiés de *reguli*, par opposition aux rois qui sont à la tête des deux confédérations du royaume. Il existe pourtant un monument, le Medracen, qui date de cette époque et qui, vu sa situation, son architecture et son importance, ne peut être que l'oeuvre d'un puissant roi numide. J'ai essayé, sans succès, de savoir à qui A. Berthier l'attribuait

(p.173), je n'ai pu retenir que ceci : "Au IIIème siècle il n'y avait que des roitelets..." (sous entendu, ils ne pouvaient construire un tel monument), puis "le Medracen est à un carrefour... il témoignerait donc d'une sorte de pacte entre le sud et le nord, en plus de sa fonction funéraire il aurait un caractère religieux...". Comprenne qui pourra. J'ai l'impression que tout au long de sa démonstration A. Berthier confond systématiquement fait culturel et domination politique. Toutes les villes du royaume numide étaient de la culture de leur temps, c'est-à-dire punique ; il en était de même des monuments, cela ne signifie pas que villes et monuments s'élevaient dans des territoires dépendant politiquement de Carthage.

Je ne crois pas inutile de citer les dernières phrases de cette étude : "Nous n'ignorons pas que devant ce déferlement de nouveautés, on tentera moins de briser le faisceau des preuves que de porter la discussion sur tel ou tel point de détail que l'on montera en épingle pour essayer de maintenir, à la faveur d'une échappatoire, le *statu quo* de la doctrine traditionnelle. Nous doutons que cette manière d'agir, qui n'est pas de bonne méthode scientifique, puisse finalement prévaloir contre le bon sens".

Après de telles déclarations il était nécessaire, cette fois-ci, de dire fermement et définitivement que cette thèse est irrecevable.

G. CAMPS

Afaf LUTFI AL-SAYYID-MARSOT, edit., *Society and the sexes in Medieval Islam*, Sixth Giorgio Levi Della Vida Biennial Conference, Undena Publications, Maibu, California, 1979, 149 pages.

Une exploration à plusieurs de différents genres d'écrits qui traitent de la sexualité, sous un angle ou sous un autre, dans la civilisation islamique médiévale. Franz Rosenthal ("Fiction et réalité : les sources, pour une étude du rôle de la sexualité dans la société musulmane du moyen-âge", pp. 3-22) passe d'abord en revue les problèmes de méthode et de documentation auxquels est confronté le chercheur -et le chercheur occidental en particulier- devant un problème aussi complexe. James Bellamy ("Sexe et société dans la littérature musulmane populaire", pp. 23-37) consacre sa contribution à un ensemble de documents composé par les recueils de hadîth et les grandes oeuvres de morale, telles le *Qût al-qulûb* d'Abû Tâlib al-Makkî et *l'Ihyâ' 'ulûm ad-dîn* de Gazâlî, lesquelles sont elles-mêmes construites d'un assemblage de versets coraniques, de hadîths et de récits édifiants d'origines diverses. Il note dans ce corpus (qu'il qualifie de "populaire" en s'en expliquant) une certaine naïveté, l'absence des aspects les plus sombres de la sexualité, mieux perçus dans les oeuvres littéraires, un grand souci de pudeur, l'absence d'humour. Sont passés en revue les principaux sujets autour desquels s'organisent exposés et débats, dans ces écrits : avantages et inconvénients respectifs du mariage et du célibat, les diverses formes, licites ou illicites, de l'activité sexuelle ; curieusement (mais la chose est naturelle si l'on adopte l'angle de vue dominant de ces écrits, qui est celui de l'interdit), il est peu question des conduites licites (*nikâh* et *tasarrî*), mais surtout des illicites : inceste (rare), masturbation,